



## PETIT COURRIER DES DAMES.

MODES. — LITTÉRATURE. — ARTS. — THÉÂTRES.

Pour les Conditions de l'Abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

On n'a rien fait à Paris cette semaine, hors s'occuper de la reine d'Angleterre. Laisant à d'autres colonnes le récit de tout ce qu'elle a produit comme illustre souveraine et femme charmante, nous raconterons seulement tant d'espoir flatteur que sa présence offrait à l'industrie parisienne. Et comment n'aurait-on pas été enchanté de voir au milieu du luxe de la nation cette jeune et jolie femme, qui comprend si bien nos élégances? — Elle qui tant de fois a donné à sa toilette le prestige du talent de Camille; qui aux diamants de ses diadèmes a joint encore dernièrement les fleurs de Constantin, et qui se plait à répandre sur les gants de Mayer et dans le mouchoir façonné pour elle à la *Sublime-Porte*

ce parfum délicat que Guerlain a inventé pour elle, et qui, sous sa royale approbation, prit le titre séduisant de *bouquet Victoria!*

Donc ce fut pour être admis auprès d'elle, pour recueillir un royal sourire, ou passer à ses côtés, que toutes les femmes qui purent approcher de la cour firent faire à la hâte de ravissantes parures. — Nous pourrions en citer beaucoup où Camille, Baudrant, Delisle, Violard, Dasse, Popelin, et tant d'autres sommités de la mode avaient apporté le tribut de leur bon goût. Mais tout cela fut fait si promptement, fut si insaisissable, on allait si vite de Paris au Tréport, que ce n'est qu'à travers la confusion de mille souvenirs que nous pouvons nous rappeler une robe de moire blanche, garnie de trois volants d'Alençon, envoyée par M<sup>me</sup> Penona; une autre en organdie, forme tu-



nique, dont les broderies aux points d'armes tout remplis de jours étaient entremêlées de quelques petits dessins brodés en argent, produisait une élégance qui n'était rien à la simplicité de la toilette. Une autre robe en pékin gris perle, glacée rose, avait des manches longues en dentelles, à la juive, attachées au bas de la petite manche plate, et une berthe d'un genre tout nouveau, formant mantille sur les épaules et descendant comme une petite écharpe en longs pans étroits jusqu'aux genoux. — M<sup>me</sup> Penona a surtout montré une grande distinction de goût dans la confection de ces toilettes.

Pour la même solennité M<sup>me</sup> Dasse a composé des coiffures d'un goût exquis ; entre autres une espèce de petite coiffure toute jeune et gracieuse, composée de rubans de gaze rose entremêlés de petites fleurs d'émeraudes qu'on lui avait envoyées, montées sur de légères branches de verdure. — Cette mode, qui se reproduira en rubans de toutes sortes et petites fleurs de perles ou de jais, conservera le nom de *coiffure Victoria*. Elle sera charmante en jais noir, mêlé dans des rubans roses, ou des petites perles blanches dans des rubans verts. — M<sup>me</sup> Dasse a aussi composé, avec des petites écharpes de dentelle doublées de gaze rose, des turbans sans fond, dont la partie du devant, plus étroite que celle de derrière, vient se placer comme un léger couronnement au-dessus du front. On comprend que pour cette coiffure les cheveux doivent être un peu relevés. — C<sup>e</sup> turban, ou plutôt ce léger bourlet de dentelles, est arrêté sur le côté par un nœud formé des bouts de la petite écharpe qui retombe sur le cou. Au milieu de ce nœud, en place de coque de dentelle, et pour séparer un peu les pans, une seule rose est charmante. On l'appelle la coiffure *Péri*.

MAISON DELISLE. — Ce ne sera point une nomenclature des nombreuses étoffes qui viennent d'arriver que nous ferons à ce moment, mais un *résumé préliminaire* qui renferme tous les éloges que mérite, le choix si nombreux et si neuf de toutes ces soieries, ces velours, ces cachemires, ces brocards et ces gros de Tours de toutes sortes, qui vont incessamment se grouper, se montrer, s'admirer et s'enlever de la maison Delisle, où la saison se révèle déjà dans une

magnificence digne de tant d'années brillantes et remarquables, qui ont illustré le nom de cette maison, célèbre dans les annales de la mode.

M<sup>me</sup> LEJAY. — Depuis quelques semaines chacun a pu comprendre pourquoi s'étaient *ralentis* nos récits sur les modes, et bien plus particulièrement sur les chapeaux, qui ont, eux surtout, l'actualité de la saison. Qu'avons-nous en effet à annoncer de nouveau dans un moment où l'on ne fait encore rien de neuf ? — ce moment où l'on finit tout, et où tant de fleurs, de rubans et de jolis chapeaux ont vu passer comme un petit poème leur éphémère élégance ? — Certes, que le souvenir seulement se porte sur les salons de M<sup>me</sup> Lejay, et en se rappelant ses délicieuses modes d'été, ses chapeaux de gaz si frais, ses coiffures si vaporeuses, on comprendra combien ces coquettes créations ont dû subir de phases piquantes. Bien de ces chapeaux ravissants, sortis le matin par un beau soleil et sur un front radieux, auront vu finir leur existence sous une froide rosée, un violent orage ; pâles et flétris, ils se seront un soir inclinés peut-être sur un regard soucieux ; et en apercevant ces débris d'une fraîcheur si vite anéantie, on pourra dire comme de ces jeunes femmes qui succombent sous une première fête : Elle fut pourtant bien jolie !

Mais aujourd'hui heureusement nous avons un mot plus heureux à dire sur les salons de M<sup>me</sup> Lejay ; et devant ces modes d'automne qui sont là toutes prêtes à consoler des beaux jours, en face de tous ces préparatifs, de tous les luxes de l'hiver, de ces coiffures, de ces chapeaux qui se multiplient et se créent avec un goût si parfait, malgré les frimas qu'ils annoncent, on ne peut s'empêcher de s'écrier : Ils seront pourtant bien jolis !

Mille fois heureux d'être encore dans les conditions de l'*avenir*, nous dirons-nous dès à présent que les modes d'hiver de M<sup>me</sup> Lejay<sup>1</sup> offrent déjà mille gracieux éléments. — La beauté des tissus qu'elle emploie, la recherche des rubans, la finesse des fleurs, et surtout la composition exquise de ses formes, toujours étudiées dans l'intérêt des femmes d'une élégance distinguée, attestent assez des succès qu'elle obtient chaque saison. Cette fois-ci donc nous nous bornerons à annoncer les choses les

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 77.



plus charmantes, et à recommander surtout ses capotes en satin recouvertes d'angleterre, qui sont la mode intermédiaire la plus charmante entre l'été et l'hiver.

**CORSETS.** — Afin de prouver que nous ne sommes pas tout à fait consacrés aux futilités de la mode, et que dans la mode même nous savons trouver les recherches utiles à la santé et au bien-être de la vie intime, nous dirons que dans toutes les perfections qui s'en vont depuis quelque temps au Tréport, les corsets Josselin ont eu leur plus grande part. Ce n'est pas précisément ces corsets *Médicis*, ni ceux dits *Watteau*, ni tant d'autres qui portent avec eux la séduction des tailles effilées et cambrées, des ceintures rondes et fines, des formes si gracieusement placées, qui ont eu les plus nombreux triomphes dans ce moment ; — mais bien ces petits corsets négligés, faits, les uns pour le matin, les autres pour l'exercice du cheval ; ceux-ci pour la promenade ; ceux-là pour les bains de mer : car Josselin a des corsets pour toutes les choses comme pour toutes les femmes, et ce que nous avons vu d'admirable aux bains de mer, — ce sont ces petits corsets *baigneuse*, rien qu'en toile et en fines ganses, qui remplacent toute espèce de baleine, et conservent ainsi leur forme jusque sous les vagues de la mer. — Ces mêmes corsets sont délicieux pour la nuit et suffiraient à nombre de femmes pour les toilettes de voyage ; car avec ces corsets on est toujours prête, on n'est jamais gênée, et aucun dommage ne peut arriver dans leur forme ni dans leurs accessoires.

**COSTUMES DE CHEVAL.** — Dans ce costume se résume la grâce la plus parfaite de la femme lorsque son habit est bien fait, le ridicule le plus complet lorsqu'il n'a pas une perfection de coupe, un fini d'exécution qui ne laisse rien à désirer. L'amazone est le triomphe de la femme d'aujourd'hui lorsque c'est Human<sup>1</sup> qui en a façonné les contours, créé les accessoires, parce que sa main habile a su trouver l'art de donner du charme, de l'élégance, de la distinction à tout ce qu'il invente. Disons donc qu'il est aussi facile de reconnaître la jeune écuyère dont l'habit sort des ateliers d'Human, qu'il est facile de reconnaître la fleur

née sous le soleil d'avec celle qu'on a forcée de croître à la chaleur artificielle. Cette coupe est du reste des plus simples : une rangée de boutons ; un très-petit col ; des manches plates à revers. — Le chapeau en feutre gris à larges bords, d'une forme Montpensier, avec une plume grise couchée de côté ; coiffure un peu chevaleresque et charmante, inventée par Desprey<sup>1</sup> ; la chemisette *amazonne* en biais et plissée, telle que nous en avons vu chez M<sup>me</sup> Payan<sup>2</sup>, et fermée par trois petits boutons de perles ou de turquoises ; des gants à parements de Mayer<sup>3</sup> ; et mieux que tout, et plus joli que tout, et pour compléter tout, la cravache de Verdier<sup>4</sup>, avec son chiffre en or incrusté sur émail, entourée d'un anneau de rubis ou de perles, surmontée d'une noble couronne, si vous êtes une grande dame, ou d'une couronne de fleurs, si vous n'êtes qu'une jolie femme.

— Avec le chaud comme avec le froid, la flanelle crinolinée<sup>5</sup> suit son cours ; ceux qui ne l'adopteraient pas comme coquetterie la prendraient comme confort, et ceux qui n'ont pas l'appréciation de la coquetterie ou du confort choisissent encore la flanelle crinolinée comme hygiène, tant son usage est bon à la santé.

#### L'ÉVENTAIL VICTORIA.

Un jour, M<sup>lle</sup> de Fontanges, plus célèbre par sa beauté que par son esprit, recevait en jouant avec son éventail une supplique que lui présentait un seigneur de la cour en faveur d'un cadet de famille. Il y avait mis toute son éloquence, augmentée encore de l'inspiration qui naît si facilement en présence d'une belle femme. Son plaidoyer fini, il attend avec anxiété la réponse ; au bout de quelques minutes, M<sup>lle</sup> de Fontanges se tourne vers lui et lui dit de sa voix langoureuse : Marquis, passez-moi, je vous prie, ma boîte à mouches ; je viens de m'apercevoir que mes femmes ont oublié de poser la plus essentielle. L'éventail de M<sup>lle</sup> de Fontanges contenait un miroir... elle n'avait rien entendu.

Le marquis furieux composa une épigramme sanglante contre cette favorite d'un jour ; l'épigramme courut les ruelles, eut du succès, et

<sup>1</sup> Boulevard des Italiens, 28. — <sup>2</sup> Rue Vivienne, 15.

— <sup>3</sup> Rue de la Paix, 26 — <sup>4</sup> Rue Richelieu, 102. —

<sup>5</sup> Maison de gros, rue Saint-Joseph, 3.

<sup>1</sup> Rue Neuve des Petits-Champs, 83.



l'éventail à miroir fut détrôné en même temps que M<sup>lle</sup> de Fontanges.

Quel est celui que la mode adopta alors ? M. Duvelleroy pourrait nous le dire, car il a étudié plus fructueusement que nous l'histoire de l'éventail. Aussi, comme il le varie, que d'embellissements il y ajoute chaque jour ! et quel bonheur d'imitation dans ceux qui, sortant de ses ateliers, semblent pourtant nous être transmis par un autre siècle ! Comme ses peintures sont fines et jolies, ses dentelles d'ivoire bien finies et délicates ! On croit toujours qu'il ne peut plus rien inventer ; et pourtant voici un nouvel éventail dont la légèreté est précieuse, surtout dans cette saison. Il est en taffetas brodé, de soie aux nuances vives et multiples qui simulent des bouquets et des guirlandes où sont réunies les plus belles fleurs. Il lui a donné le nom de la reine Victoria, et cet hommage était permis à M. Duvelleroy, qui a l'honneur de fournir les plus beaux éventails de Windsor ; et à la cour d'Angleterre, comme à celle de France, ils sont toujours le complément d'une royale toilette.

L'éventail nouveau a cela de particulièrement agréable, que les femmes en peuvent broder elles-mêmes de semblables. M. Duvelleroy se charge de les monter.

Peu importe la saison pour l'emploi de ce joli bijou, qui ajoute tant de grâce et de piquant à la femme qui sait bien le porter ; il donne un charme de plus à la moindre parole, une expression ravissante au plus simple regard ; et nous nous sommes demandé quelquefois, dans une aberration poétique, si la brise qui rafraîchit nos fronts à l'heure du soir n'est pas le souffle de l'éventail de quelque belle fée du monde invisible qui se souvient encore de celui où nous sommes et nous demande ainsi un souvenir.

SAINT-HYACINTHE.

### CHRONIQUE.

LES COULISSES. — MARIA. — LUCILE GRAHN. — LES MÈRES D'ACTRICES. — DÉVOTION.

Après avoir occupé la France pendant dix-huit mois, les *Mystères de Paris* sont à leur fin ; — mais le titre semble s'être appliqué à tous les mystères du monde ; l'Opéra a

aussi ses *Mystères*, piquantes observations parmi lesquelles aujourd'hui nous trouvons à extraire l'histoire de Maria, qui peut donner l'idée d'une de ces existences de coulisses dont le monde cherche si souvent à pénétrer les détails.

« — Je vous ai dit tout à l'heure quelques mots de mon enfance, et vous avez pu vous convaincre qu'on ne m'a pas élevée dans du coton. Eh bien ! parmi mes compagnes, il en est quelques-unes qui ont eu bien plus encore à souffrir. Moi, du moins, j'avais une mère qui, en dépit de ses allures brutales, m'aimait sincèrement. Cette suprême consolation, cette fortune inestimable que Dieu, dans sa bonté, distribue aux pauvres comme aux riches, l'amour d'une mère leur a même manqué ! L'Opéra, croyez-moi, compte plusieurs goualeuses dont les aventures ne sont ni moins poétiques ni moins touchantes que celles de l'héroïne de M. Eugène Sue. Hélas ! toutes les borgnesses ne sont pas dans les *Mystères de Paris* !

» Pour une qui arrive à se faire un nom et une position, combien sont mortes à la peine ! Il en est de l'artiste qui se voue au théâtre comme du soldat qui part pour la guerre. Tous deux ont dans leur sac un bâton de maréchal. Ils marchent, et l'espérance les guide par la main. Après avoir duré un certain nombre d'années, le rêve se termine brusquement, et le pauvre maréchal se réveille sergent, vieux et mutilé.

» Une des rares exceptions aux choses que je viens de vous dire, c'est ma camarade Maria, mime spirituelle, danseuse élégante, et qui, par la grâce de son talent, a recueilli une grande partie de l'héritage de Fanny Elssler. Aujourd'hui Maria crée des rôles, Maria gagne une quinzaine de mille francs, Maria va donner des représentations en Allemagne, et elle souffre complaisamment que les populations empressées s'attèlent à son fiacre, — ce qui est le bâton de maréchal d'une danseuse. — Mais si je vous disais par quels rudes sentiers elle a dû passer avant d'en arriver où elle est à présent, vous vous étonneriez comme moi qu'elle n'ait pas laissé, par lambeaux, aux ronces du chemin, et son courage, et sa gentillesse, et sa grâce, et son élégance, et toutes ses précieuses qualités.



» J'ai connu Maria à la classe de M. Barrez. Elle demeurait alors dans l'une des rues borgnes de la Cité, où elle occupait, dans le plus modeste garni de tout le quartier, la chambre la plus modeste. Pauvre fille ! que de fois la mère Crosnier, émue de sa pâleur et de sa défaillance, la fit asséoir à sa table hospitalière ! A cette époque nous ne dinions pas régulièrement. Alors Maria gagnait vingt sous par représentation, c'est-à-dire un peu moins de dix sous par jour, attendu les relâches du dimanche. Il m'en souvient, Maria était ramenée chez elle par un machiniste, son voisin. Au temps dont je vous parle, les machinistes de l'Opéra avaient pour habitude de poser le décor du surlendemain immédiatement après la première représentation. Ce surcroît de travail les retenait au théâtre jusqu'à deux heures du matin. Maria, assise sur une banquette du parterre, attendait patiemment son compagnon de voyage, heureuse encore lorsqu'un peu de sommeil venait lui raccourcir les heures.

» La prochaine fois que vous verrez Maria dans la *Tarentule* ou dans la *Jolie Fille de Gand*, applaudissez-la un peu plus que de coutume, monsieur. Agissez à la façon des *repealers* irlandais ; donnez une salve pour son talent et une autre pour son courage.

» Quant à Lucile Grahm, poursuivait madame, elle est venue passer à Paris un congé que lui a accordé l'empereur de Russie, dont elle est présentement la pensionnaire. — Quelle femme, monsieur, que cette blonde fille du Nord ! Malgré sa frêle apparence, Lucile Grahm est de force et de taille à remuer un monde. C'est le génie de la diplomatie dans tout ce qu'il a de plus subtil, de plus insaisissable et de plus éthéré. C'est le prince de Metternich multiplié par M. de Talleyrand. C'est tout le congrès de Vérone en jupons.

» L'histoire de ses premiers débuts à l'Opéra, il y a six ans, mérite d'être chantée en vers de douze pieds. Seule, sans appui, parlant à peine notre langue, douée d'un talent alors fort contestable, et d'une vertu sur le compte de laquelle il n'y avait pas le plus petit mot à dire, Lucile Grahm trouva le moyen de remuer la terre et de bouleverser le ciel. Journalistes, abonnés, ambassadeurs, ministres même, elle intéressa tout le monde à sa fortune. Chaque

jour, à sept heures du matin, et quelle que fût la température, elle se mettait en course, arpentant Paris dans toute sa longueur et dans toute sa largeur, et distribuant sur son chemin ses regards les plus gracieux et ses plus frais sourires. — Si Lucile Grahm était restée à l'Opéra, d'où une maladie grave l'a chassée, j'ignore quelle position elle eût prise comme danseuse.

» Il y a des types qui sont éternels, parce qu'ils seront toujours vrais. Parmi ceux-là, il serait injuste d'oublier la mère d'actrice, en général, et la mère de danseuse, en particulier. Tout à l'heure, lorsque nous serons redescendus dans les coulisses, je vous montrerai la mère de Caroline, la mère de Fleury, la mère de Pêche, celle Wiétoff, et vous reconnaîtrez, avec moi, qu'elles sont aux caricatures d'Henri Monnier ce que la réalité est à la fiction. — Et la mère Dimier, c'est le dragon du jardin des Hespérides. — La danseuse qui n'a pas de mère possède au moins une tante, témoin Olympe Saint-Georges. Mais la tante n'a, en général, aucune des qualités féroces de la mère. Si j'étais directeur de l'Opéra, je recevrais les tantes à bras ouverts, tandis qu'on me verrait recommander durement les mères à la consigne inflexible de M<sup>me</sup> Crosnier.

» On ne doit pas se dissimuler que nous vivons dans un temps où les idées religieuses reprennent faveur. La réaction s'est fait sentir jusque dans nos coulisses. Observez quelques-unes de ces demoiselles, et vous leur verrez des bagues et des médailles de sainte Geneviève. Adèle et Sophie Dumilâtre sont très-assidues aux cérémonies de Notre-Dame-de-Lorette. Vous avez peut-être ouï parler des chaises garnies de velours de Thérèse et de Fanny Elssler, visibles encore dans cette église ? Si vous voulez contempler de près la *Reine de Chypre*, vous n'avez qu'à aller entendre la messe dimanche prochain, à Saint-Louis-d'Antin, paroisse de M<sup>me</sup> Stoltz.

## TRÉPORT.

Longtemps ce petit bourg est resté dédaigné par le monde de la fashion ; quelques baigneurs seulement, véritablement malades et recherchant la solitude, visitaient le Tréport, car il



n'offrait aucun des plaisirs que l'on trouve aux eaux. Quand, du gallet, on avait admiré la petite église gothique bâtie si audacieusement sur le pic de la falaise, qu'on se demandait quel pouvoir surnaturel l'avait soutenue là pendant des siècles et préservée des ouragans, les yeux se reportaient sur une population de pêcheurs, dont les fréquents voyages et l'activité suppléaient à la pauvreté du pays. C'était d'ailleurs un spectacle doux, mais rempli de tristesse, que celui du départ journalier de ces hommes qui, sur une frêle barque, allaient chercher fortune à travers les caprices de l'Océan. Alors la prière du départ se faisait au pied d'une croix placée sur le rivage, comme le phare sauveur des pêcheurs en danger ; on y avait suspendu des coquillages et des fleurs ; c'étaient des *ex voto* qui soutenaient l'espérance du retour, ou qui payaient une dette contractée pendant l'orage. Le vent enflait la voile, et les femmes, les filles et les fiancées des absents rentraient dans leurs chétives maisonnettes, pour travailler, craindre et attendre ; et le Tréport redevenait calme et silencieux, trop heureux quand le silence n'était pas troublé par une tempête. Et dimanche dernier, Paris, avec ses pompes, la cour avec ses magnificences, étaient au Tréport, on attendait une reine.

Une reine ! Qu'il y a de dignité et de grâce, de majesté et de poésie dans ce seul mot ! comme l'imagination se complait à le rattacher au pouvoir et à la clémence, à la beauté et à la grandeur, à tout ce qui plaît, tout ce qui charme, tout ce qui attache ! Le vaisseau qui portait la souveraine de la Grande-Bretagne entrant dans le port ; tous les cœurs étaient émus ; car, mettant de côté les questions politiques qui jettent toujours leur goutte de fiel dans le breuvage auquel on les mêle, de l'un et de l'autre côté du détroit on n'avait vu dans ce voyage qu'une reine jeune, belle, spirituelle et artiste par le génie et le talent, qui traversait la mer pour visiter son cousin le roi de France, et sa noble famille, dont plusieurs membres avaient déjà reçu d'elle une gracieuse hospitalité. Son voyage avait été une fête continue, car partout sur son passage les plus nobles seigneurs de son royaume lui ont fait de splendides réceptions et se sont asso-

ciés à la sympathie qui l'amenait vers nous.

Tout ce que la prévoyance la plus ingénieuse et la grâce la plus exquise pouvaient deviner a été réuni pour recevoir dignement en France la reine Victoria. Le roi, accompagné des princes ses fils, de l'ambassadeur d'Angleterre et de ses ministres, est allé à la rencontre de la reine en mer ; et touchée de cette aimable prévenance, la reine a quitté son yacht pour aborder plus tôt au rivage, où l'attendait, avec la reine de France et les princesses de sa famille, une population empressée de contempler cette auguste entrevue. Le *God save the Queen* a célébré l'arrivée de Victoria, mêlé aux batteries qui devaient faire le salut d'honneur. La reine d'Angleterre est montée, avec la famille royale, dans la superbe voiture qui lui avait été préparée pour se rendre au château d'Eu, où une table de soixante couverts a réuni les nobles convives.

Sa majesté Britannique était dans le plus simple costume : une robe de soie violette, une écharpe de dentelle noire et un chapeau de paille avec une plume blanche. Le prince Albert ne se distinguait que par un grand cordon sous son gilet. Cette simplicité de bon goût a été appréciée.

Et désormais le Tréport tiendra sa place dans nos annales par cette illustre visite ; il a une célébrité historique ; il s'est fait riche de souvenirs, et la source de cette richesse ne s'effacera pas de la mémoire de ses habitants. Ce sera une tradition qui passera d'âge en âge, et la tradition, chez tous les peuples, est presque toujours la mémoire du cœur.

SAINT-HYACINTHE.

Le bruit de la visite au roi des Français de cette jeune reine qui porte légèrement sur sa tête bouclée ses trois couronnes, s'est répandu avec la rapidité de l'éclair dans toute la France et à l'étranger. Dès sept heures du matin, une population immense était échelonnée sur les hauteurs qui bordent la côte. Il y avait foule jusque sur les falaises ; l'enthousiasme était général. Chacun se demandait : Où est-elle ? d'où vient-elle ? quelle est cette voile blanchissante ? — Chacun à l'avance cherchait la reine Victoria du regard et du cœur.

La nuit qui a précédé l'arrivée de la reine



était admirable; le navire voguait, traîné à toute vapeur; un long sillon de fumée s'efforçait en vain de lutter contre l'admirable sérénité du ciel. Dans une ombre plus lointaine, on voyait un vaisseau qui s'en allait à la recherche du yacht royal. C'était le vaisseau du prince de Joinville et de ses pilotes. Le prince, ce soir-là, a dit mieux que nous ne saurions dire le grand mot de cette aventure illustre. — C'est un grand événement, ce voyage de la reine, disait quelqu'un au jeune amiral. — C'est tout un poème, a répondu le prince.

Tout un poème, en effet, et ce n'est un événement que pour les poètes, pour les artistes, et tous ceux qui ont connu Shakespeare sauront applaudir à cette belle jeune femme assise sur le trône d'Occident.

Le lendemain de l'arrivée de la reine Victoria, par une de ces belles journées qui ont accompagné ses premiers pas sur la terre de France, LL. MM. et LL. AA. RR. se sont rendues au Mont-d'Orléans, situé sur une des lisières de la magnifique forêt dépendante du domaine du roi dans l'ancien comté d'Eu. C'est un emplacement admirable, d'où le regard découvre une plaine immense, et que domine l'ombrage verdoyant des hautes futaies. Le roi avait donné ordre qu'une tente fût dressée sur ce plateau, et les préparatifs qui s'y faisaient depuis la veille, en indiquant le but de la promenade royale, avaient attiré tous les curieux de la ville et des environs à plusieurs lieues à la ronde.

Parvenu dans la forêt, le cortège a suivi la nouvelle route dite de Clémentine, qui conduit au Mont-d'Orléans par un immense circuit, tout plein de verdure et de fraîcheur embaumée, de vues magnifiques et d'enchantements pittoresques. Après avoir traversé une partie de la plaine de Blancheville, au milieu des riches prairies de la Bresle, la route remonte sur le flanc du coteau, et ensuite, après avoir serpenté capricieusement l'espace d'une lieue, sous l'ombrage épais des vieux hêtres, elle s'arrête tout à coup au bord du plateau que nous avons décrit.

Le roi est alors descendu de voiture et a offert la main à la reine Victoria, qui est descendue à son tour. Bientôt LL. MM. et LL. AA. RR. et toutes les personnes de leur suite, se sont trouvées réunies en avant de la tentesous laquelle on avait servi un somptueux goûter.

Le coup d'œil était d'une rare beauté. Dressée sur la lisière du bois, et adossée aux grands arbres dont le feuillage étincelait sous les rayons du soleil, la tente royale s'élevait fièrement, laissant flotter au gré de la brise les flammes tricolores qui surmontaient sa toiture légère. Tout autour du plateau, et formant un demi-cercle, on voyait la foule curieuse, empressée, plongeant des regards avides sur tout ce spectacle si nouveau pour la plupart des assistants, que pourtant le respect tenait à distance. En face de la tente, la musique du 1<sup>er</sup> régiment de carabiniers exécutait de brillantes fanfares. Plus loin, la vue s'étendait sur un paysage sans limites, parsemé d'élégantes fabriques, couvert de troupeaux, et au milieu

duquel la Bresle, cette humble rivière, qui pourtant aboutit sans intermédiaire au grand Océan, déroulait ses eaux tranquilles et limpides.

Le roi s'est mis à table, ayant à sa droite la reine Victoria et à sa gauche M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans; le prince Albert était placé entre la reine des Français et la reine des Belges.

Après le goûter, LL. MM. et LL. AA. RR. ont fait le tour du plateau sur lequel la foule était réunie; le roi donnait le bras à la reine d'Angleterre, qui répondait par le plus gracieux salut aux acclamations dont elle était l'objet, et que l'écho emportait en les répétant dans les profondeurs de la forêt. M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans suivait le roi, tenant par la main le jeune comte de Paris, dont tout le monde admirait la grâce enfantine, l'air intelligent, la physionomie fine et bienveillante et la belle santé.

Le soir, il y a eu grand concert au château dans la galerie de Guise, qui était magnifiquement éclairée. LL. MM. ont pris place autour d'une table ronde. Les dames et les hommes se sont placés à une extrémité de la galerie, l'orchestre à l'autre bout. La musique du roi, conduite par M. Girard, sous la direction de M. Auber, a joué différents morceaux de Beethoven, de Rossini, d'Auber et d'autres artistes en renom. Le chœur d'Iphigénie, *Que de grâce, que de majesté!* et celui d'Armide: *Jamais dans ces beaux lieux*, ont été chantés par M<sup>me</sup> Anna Thillon, M. Roger, M. Cholet, et les artistes de l'Opéra-Comique.

Ce concert a fini à onze heures et demie. Avant de rentrer dans leurs appartements, LL. MM. ont bien voulu témoigner aux exécutants et aux artistes toute leur satisfaction.

La reine Victoria portait ce soir-là, avec un goût exquis, une robe de soie moirée blanche, un bandeau et une couronne d'émeraudes, et le grand cordon de l'ordre de la Jarretière.

Le mardi, le roi a fait étaler aux deux extrémités de la galerie du rez-de-chaussée deux grandes tapisseries de la manufacture royale des Gobelins. L'une représente la *Chasse du sanglier de Calydon*; l'autre, la *mort de Méléagre*, d'après les deux tableaux de Lebrun. Tout le monde a admiré ces beaux ouvrages, d'un coloris si riche, d'une composition si achevée, d'un ensemble si harmonieux, d'un travail si patient; car leur exécution ne remonte pas, disait-on, à moins de soixante ans.

Après le déjeuner, le roi, donnant le bras à la reine Victoria, est descendu dans la galerie où ces tapisseries avaient été exposées, et les a offertes à sa majesté Britannique, comme un spécimen de l'industrie française, et comme un souvenir de son séjour au château d'Eu. La reine a paru très-reconnaissante d'une si courtoise et si gracieuse attention. Le roi avait joint à ce présent tout royal un fort beau coffre en porcelaine de Sèvres, orné de peintures du plus précieux travail.

LL. MM. et LL. AA. RR. ont ensuite visité dans l'église d'Eu les caveaux consacrés à la sépulture des comtes d'Eu, et restaurés par le roi.



LL. MM. suivies des ministres et des ambassadeurs de France et d'Angleterre, des dames de la reine, et des princes, et des aides de camp et officiers du roi, qui occupaient six voitures de suite, à six chevaux, le cortège s'est dirigé vers le Tréport, pour aller à bord du yacht royal *Victoria and Albert*, dont l'intérieur, dit-on, est meublé avec un luxe vraiment royal.

Au Tréport, la foule était immense; la reine Victoria paraissait heureuse de se retrouver au milieu de ces braves gens qui l'avaient si bien reçue au moment de son arrivée sur le sol de France. Les navires du port et ceux de la rade étaient ornés de leurs pavots. Malgré le beau temps, la mer était très-houleuse, LL. MM. n'ont pu se rendre à bord du bâtiment en rade. Le roi s'étant convaincu par lui-même de l'impossibilité de passer outre, a donné ordre de retourner au château, où LL. MM. sont rentrées à six heures, après avoir fait une promenade à pied dans le grand parc.

Le soir après le dîner du roi, la musique de S. M. a donné un grand concert dans la galerie des Guises. La réunion était des plus brillantes. Le roi, le prince Albert, la reine des Français, la reine Victoria, la reine Louise de Belgique, la princesse Adélaïde, la princesse de Joinville, et la princesse Auguste de Saxe-Cobourg, étaient assis autour d'une table ronde, au milieu de la galerie, qui étincelait de lumières.

La reine Victoria portait un collier et des boucles d'oreilles de diamant d'un éclat éblouissant. Elle avait une robe de mousseline semée de fleurs et brochée d'or, et une écharpe de la même étoffe, et sur la tête un bandeau de fleurs naturelles. Aucune description ne peut donner une idée de l'élégance, de la richesse et de la magnificence de cette royale parure.

Parmi les assistants, on remarquait, au milieu des personnalités les plus éminentes de France et d'Angleterre, plusieurs artistes qui avaient eu l'honneur de dîner chez S. M.; MM. Eugène Isabey et Morel Fatio étaient de ce nombre.

Le concert a commencé par l'ouverture de *Sémiramide*, qui a été exécutée avec un ensemble admirable. M. Franchomme a ensuite fait entendre, au milieu d'un silence et d'un ravissement général, ses variations composées par lui sur un air irlandais. Puis la magnifique ouverture de *Fra Diavolo* a été exécutée à grand orchestre; et enfin, M. Hallé s'est mis au piano, où l'impatience bienveillante de l'auguste auditoire l'avait précédé; M. Hallé a

déployé, dans l'exécution rapide d'une fantaisie de sa composition, sur l'air final de la *Lucia di Lammermoor*, toute la souplesse, toute la grâce et aussi toute l'énergique vigueur de son beau talent. Aussi son succès a été grand. Le roi a complimenté l'habile virtuose avec une bonne grâce parfaite.

Après un repos de quelques minutes, le concert a continué par l'exécution d'un fragment de la *symphonie pastorale* de Beethoven. La reine Victoria et le prince Albert ont accueilli ce morceau célèbre comme une vieille connaissance, avec l'empressement et la vivacité d'une intelligente admiration. M. Vivier, jeune amateur de grande espérance, a exécuté ensuite un *solo* de cor avec cette hardiesse prodigieuse et cette dextérité extraordinaire qui caractérisent son talent entreprenant et novateur. Le concert a fini par un fragment d'*Iphigénie en Tauride*.

— Le moment des vacances est la saison théâtrale des enfants; — c'est l'heure du triomphe de leurs *grands acteurs*, car eux aussi ils ont, grâce au zèle ingénieux, aux prévisions paternelles de M. Comte, leur Rachel, leur Duprez, leur Carlotta. — A ce théâtre charmant, où tous les parents accourent pour jouir eux-mêmes des sourires et des pleurs de leurs enfants, on renouvelle tous les jours le répertoire. Tous les jours nouveaux succès, nouveaux témoignages que le *petit théâtre de M. Comte*, par sa bonne direction et le choix de ses pièces, est à la fois l'institution la plus morale comme la plus amusante, et la plus favorable aux développements de l'intelligence enfantine.

A ce Numéro est jointe la planche 1957.

— L'empressement avec lequel l'EAU ET LA Poudre ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, et à empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris, chez GESLIN, maison dorée, boulevard des Italiens, 12.

Nettoyage de Gants par la Saponine, à 10 centimes la paire. — Brevet d'invention. — Composition chimique avec laquelle on peut les nettoyer soi-même, sans les rétrécir et sans en altérer la couleur. — Se vend à Paris, chez Foulon, parfumeur, rue Saint-Honoré, 372.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; huit gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle) par trimestre.

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 80, et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 30 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

PARIS. — IMPRIMERIE DE V° DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.